Chapitre 25 : L’Ombre d’un Homme

Par alexp93

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Marie se dirigeait vers l’endroit où elle savait que Darius se trouvait, son instinct guidé par une étrange connexion qui semblait défier la logique. Depuis qu’elle avait remonté le temps, un fil invisible, presque palpable, semblait la lier à lui. Elle ressentait sa présence, comme un écho dans son esprit, lui indiquant précisément où il était, où elle devait aller. Cette certitude l’avait menée jusqu’aux denses forêts d’une région sauvage, marquée par des conflits incessants, une frontière mouvante entre les terres de l’Empire romain et celles des tribus germaniques.

Le grand empire qu'il avait commencé à bâtir sur les rives de la mer Noire avait été brisé. Vers l'an 215, la puissance grandissante de Darius avait finit par alarmer l'Empire Romain. Une vaste campagne de l'Empereur contre les Goths fut lancée. Affaibli non seulement par la puissance romaine, mais aussi par la trahison de plusieurs chefs goths jaloux qui firent défection en pleine bataille pour obtenir la paix, Darius subit un cuisant revers. Contraint d'abandonner son territoire et une grande partie de son armée, il s'était replié vers l'Ouest, aux frontières rhénanes, dans cette région boisée et montagneuse.

Il était désormais à la tête d'un camp beaucoup plus modeste, cherchant à se rétablir et à prouver à de nouvelles tribus qu'il était toujours un chef digne d'être suivi.

Il avait établi son campement au cœur de cette zone stratégique, sur une colline surplombant une rivière encaissée. L’endroit offrait une vue dégagée, essentielle pour surveiller les environs, et une position défensive idéale pour préparer ses hommes à la guerre. Ses guerriers, un mélange de tribus alliées et de mercenaires aguerris, obéissaient à son commandement avec une loyauté forgée par sa force et son intelligence tactique.

Cela faisait des années que Marie attendait ce moment. Depuis le jour où elle avait activé la puce de Jehan, elle savait que tout la conduirait à lui. Elle ne doutait pas qu’il serait différent, qu’il n’aurait pas encore traversé les siècles qui feraient de lui l’homme qu’elle avait aimé. Mais une partie d’elle, irrépressible, s’accrochait à une autre idée : il la reconnaîtrait d’une manière ou d’une autre. Pas par le regard, ni par les souvenirs, mais il y aurait quelque chose. Un instinct, une impression fugace. Une certitude indéfinissable qui transcenderait le temps et les événements.

Elle s’était attendue à ce que retrouver Darius soit difficile. Elle savait qu’il ne serait pas le même homme que celui qu’elle avait connu. Mais elle n’avait pas imaginé à quel point il serait inaccessible.

Elle le traquait depuis des semaines, suivant son avancée à travers les terres sauvages, observant de loin ses déplacements et ceux de son armée. Elle ne pouvait ni s'approcher trop près de son camp, de peur d'être repérée par ses hommes, ni se tenir trop près de lui, car il aurait ressenti sa présence comme elle ressentirait la sienne. Il fallait être patiente. Trouver le bon moment.

Elle le vit pour la première fois en haut d'une colline surplombant son camp, silhouette impassible dans la lueur du couchant. Il était en pleine discussion avec ses généraux, indiquant du doigt une carte étalée sur une table de fortune. Son visage était grave, concentré. Elle n'avait jamais douté de ses talents de stratège, mais voir à quel point ses hommes buvaient ses paroles, obéissant sans hésitation, la frappa plus qu'elle ne l'aurait cru.

Ce n'était pas l'homme qu'elle avait connu. Il n'y avait pas cette bienveillance tranquille qu'elle attendait, pas cette lueur de compréhension qui avait toujours été présente, même dans leurs conflits les plus intenses. Son regard était celui d'un homme durci par la guerre, chargé de certitudes inébranlables. Il n'était pas seulement un chef. Il était un conquérant.

Les jours passaient, et Marie observait Darius sans jamais s'approcher trop près. Il dirigeait son armée avec une discipline implacable, partageant les entraînements, exigeant de ses hommes une rigueur sans faille. Il inspirait autant de crainte que de respect, et jamais un de ses guerriers n'osait le défier ouvertement.

Elle avait d'abord cru pouvoir s'introduire dans son campement, lui parler directement, mais l'idée s'était révélée irréaliste. Ses hommes étaient trop nombreux, trop bien organisés, et Darius trop méfiant. L'approcher au milieu de ses soldats reviendrait à se jeter dans la gueule du loup. Non, elle devait l'attirer loin de son monde, en terrain neutre, là où il ne pourrait pas se retrancher derrière son armée.

*

L'automne était à son apogée. Les arbres de la forêt se paraient de teintes rougeoyantes, mais sous leurs branches alourdies par l'humidité, la terre était gorgée de pluie, rendant chaque pas plus silencieux. Le vent, chargé de l'odeur du froid à venir, glissait entre les troncs, apportant avec lui une tension sourde.

Elle le suivait depuis plusieurs jours, attendant le bon moment. Il chevauchait souvent en solitaire, mais jamais bien loin de ses troupes. Parfois, il supervisait un avant-poste, parfois il rencontrait des émissaires. Cette fois, il s'était aventuré seul, quittant son campement pour négocier des provisions avec un village voisin. Une tâche banale en apparence, mais vitale pour la survie de son armée.

Elle savait que c'était l'occasion qu'elle attendait. Elle ne pouvait pas l'aborder au village, trop de regards étaient braqués sur lui. Elle devait attendre son retour, quand il serait seul sur la route, loin des siens.

Elle choisit une clairière en bordure du chemin qu'il emprunterait, un endroit où la forêt s'ouvrait juste assez pour qu'il n'ait pas l'avantage du couvert. La mousse et les fougères étouffaient les bruits, les branchages formaient une protection naturelle. Elle connaissait cet homme. Elle savait qu'il s'arrêterait en voyant une silhouette l'attendre sur son passage.

Et lorsqu'il approcha, elle le sentit avant même de l'apercevoir. Ce frisson familier parcourut son être, cette vibration dans l'air qu'elle ne pouvait confondre avec rien d'autre. Son lien avec lui transcendait le temps et la raison, et pourtant, alors qu'il apparaissait entre les arbres, elle sentit une pointe d'hésitation l'envahir.

Elle ne s'était pas préparée à la froideur de son regard.

Marie se tint immobile alors que le cavalier s'arrêtait à quelques mètres d'elle. Le silence s'étira, alourdi par la brise froide qui soulevait les feuilles mortes autour d'eux. Il la scrutait avec méfiance, une évaluation silencieuse, méthodique, et dans l'acier de ses prunelles, elle chercha en vain la douceur qu'elle connaissait. Ce n'était pas lui. Pas encore. Un instant, elle voulut croire que ce n'était qu'une façade, qu'il allait la reconnaître d'une manière ou d'une autre, sentir ce lien qui les unissait au-delà du temps. Il ne pouvait pas être totalement différent, pas lui. Mais il n'y avait rien. Aucune réminiscence, aucun trouble dans ses traits. Seulement un homme devant une étrangère, pesant le danger qu'elle représentait.

— Darius, dit-elle simplement, d'une voix calme.

Un battement de silence. Puis il descendit lentement de son cheval, sans répondre. D'un geste fluide, il attacha les rênes à une branche basse, sans jamais la quitter du regard.

— Je t'attendais, ajouta-t-elle, mesurée.

Un sourire narquois étira les lèvres de l'immortel, une lueur d'ironie brillant dans ses yeux clairs.

— Voilà qui est surprenant, fit-il d'un ton traînant. Nous nous connaissons ?

Elle retint son souffle, espérant une étincelle, un sursaut, n'importe quoi. Mais il n'y avait que cette froideur analytique, cette façon de jauger une menace potentielle.

— Non, admit-elle. Pas encore. Mais je suis là pour toi.

Il s'approcha d'un pas lent, calculé, et porta la main à son épée. Elle ne fit pas un geste, se contentant de le fixer avec la même sérénité.

— Si tu es là pour me défier, sache que je ne laisse jamais un combat inachevé, déclara-t-il d'un ton neutre, presque indifférent.

— Je ne suis pas venue pour me battre contre toi, répondit-elle, d'un ton posé. Je suis venue te

rejoindre.

— Me rejoindre ? répéta-t-il avec un mépris à peine dissimulé. Et pourquoi ferais-je une place à une inconnue dans mon armée ?

— Parce que je peux t'apporter bien plus qu'une simple épée, répliqua-t-elle sans se laisser démonter. Je ne crains ni les lames ni le temps. Je peux être ton arme la plus précieuse, celle qui ne faiblit jamais, qui peut combattre sans craindre la mort. Un soldat qui se relève toujours, un allié qui ne peut être brisé.

Il éclata d'un rire bref, sec, avant de la détailler avec une expression plus dure.

— Intéressant. Mais il y a un problème, fit-il en s'arrêtant juste devant elle. Tu es une femme. Et une femme, même immortelle, ne peut pas prétendre être l'égale d'un guerrier.

Marie sentit un sourire cynique étirer ses lèvres. C'était donc ça. Il ne la reconnaissait pas, et en plus, il la réduisait à une étrangère sans valeur. Un obstacle. Une faiblesse. Elle s'attendait à ce qu'il soit différent, mais pas à ce qu'il la regarde ainsi.

— Ce n'est pas ton genre de sous-estimer un adversaire, rétorqua-t-elle doucement en posant une main sur le pommeau de son épée. Alors, que dirais-tu d'un marché ?

Il haussa un sourcil, intrigué malgré lui.

— Un duel, reprit-elle. Si je gagne, tu m'intègres à ton armée. Si tu gagnes… libre à toi de prendre ma tête.

Le regard de Darius s'assombrit, mais une lueur d'intérêt brilla dans ses yeux.

— Tu es bien audacieuse, souffla-t-il. Comment t'appelles-tu ?

Voyant qu'elle ne réagissait pas, il ajouta :

— J'aime connaître le nom de ceux dont je prends la tête…

Un sourire ironique illumina le visage de Marie, et elle lui répondit sans le lâcher des yeux :

— Dans ce cas, ça n'est pas aujourd'hui que tu auras ta réponse…

L'espace d'un instant, elle crut percevoir un doute dans le regard de Darius. Mais il se ressaisit vite et afficha à nouveau l'air déterminé qu'il portait depuis leur rencontre. Leurs épées ne s'étaient pas encore croisées, mais le combat avait déjà commencé, chacun étudiant attentivement l'autre : sa balance, son regard et le moindre de ses mouvements.

Darius ne la quitta pas des yeux en dégainant son épée, la lame sifflant légèrement dans l'air.

Il n'attendit pas. D'un mouvement fluide et précis, il fondit sur elle, visant son flanc d'un coup rapide. Il ne cherchait pas à tester ses réflexes, il voulait en finir rapidement.

Ridicule.

C'était le seul mot qui lui venait en tête. Une femme qui osait lui tenir tête, qui pensait pouvoir le défier. Il ne savait pas si c'était de l'inconscience ou de l'arrogance, mais cela l'irritait. Il n'avait pas de temps à perdre. Un seul coup bien placé suffirait à lui faire comprendre sa place.

Mais Marie ne bougea pas immédiatement. Elle observa, analysa. Son instinct lui criait d'attaquer, de répondre avec la même hargne, mais elle le musela avec fermeté. La colère, l'excitation du combat, ces émotions qui avaient autrefois guidé sa lame n'avaient pas leur place ici. Ce duel n'était pas une question d'ego ni de domination. C'était une négociation où elle imposait ses termes.

Lorsqu'elle esquiva enfin, ce fut avec une précision calculée. Pas un mouvement de trop, pas un geste inutile. Sa propre lame s'éleva pour parer l'attaque suivante, sa prise ferme et assurée.

Darius haussa un sourcil, légèrement surpris. Elle avait de bons réflexes. Mais cela ne suffirait pas. Il intensifia son assaut, enchaînant les coups avec la rapidité d'un guerrier aguerri. Elle tint bon, mais il sentait sa prise fléchir sous l'impact de ses frappes. Il voyait déjà comment elle allait céder : il lui suffirait de la forcer à reculer encore un peu, de l'épuiser avant de lui porter le coup fatal.

Marie, cependant, ne se laissa pas submerger.

Il cherche à me fatiguer. Il croit que je vais craquer.

Mais elle savait déjà qu'il échouerait.

Face à lui, tout lui semblait limpide. Elle pouvait lire son corps comme un livre ouvert, sentir l'intention derrière chaque geste avant même qu'il ne l'exécute. Il attaquait, et déjà elle savait où sa lame allait frapper. Il feintait, et elle se réajustait avant qu'il ne puisse exploiter la faille. C'était une sensation troublante, une impression d'être à la fois elle-même et en lui, comme si un écho de son esprit résonnait en elle.

Darius commença à ressentir un léger agacement. Ce n'était plus une question de réflexes. Elle anticipait ses coups d'une manière qui n'avait rien d'ordinaire.

Comment fait-elle ?

Il ajusta sa posture, changea de tactique, tenta de feinter davantage, mais chaque fois qu'il croyait ouvrir une brèche, elle n'y tombait pas. Il accéléra encore, cherchant à la surprendre, mais elle s'adapta immédiatement.

Ce n'est pas possible.

Marie pivota brusquement, laissant son poids l'entraîner dans une esquive qui fit basculer Darius en avant. Il se rattrapa de justesse, redressant son épée en un arc mortel. Elle bloqua juste à temps, l'acier vibrant sous l'impact. Un sourire effleura les lèvres du guerrier.

— Pas mal, souffla-t-il.

Il recula d'un pas, ses prunelles claires braquées sur elle. Il l'évaluait, recalculait ses stratégies. Elle perçut le moment précis où le combat bascula. Il ne la considérait plus comme une simple étrangère un peu trop audacieuse. Désormais, il la jaugeait comme un adversaire sérieux.

Il attaqua à nouveau, plus mesuré cette fois. Son style changea subtilement, ses frappes devenant plus calculées, cherchant à la pousser dans un retranchement où elle commettrait une erreur. Il essayait de lui imposer son rythme, mais elle refusa de s'y plier. Elle s'adapta, modulant ses propres mouvements en réponse, jouant sur son endurance et sa vitesse.

Darius sentit son irritation grandir. Il devait la mettre à terre. Pas seulement pour gagner, mais parce qu'il refusait d'être mis en échec. Pas par une femme.

Elle laissa volontairement quelques ouvertures, l'attirant dans des mouvements prévisibles avant de le surprendre par une esquive ou une parade inattendue. Chaque fois qu'il pensait avoir trouvé une faille, elle le devançait d'un souffle. Après plusieurs échanges, elle capta une ombre d'incertitude dans son regard. Il n'avait pas prévu qu'elle tiendrait aussi longtemps. Il serra les dents, intensifiant son offensive. Marie sentit un changement dans sa posture, un agacement qu'il tentait de masquer sous un contrôle parfait.

Il n'aime pas perdre le dessus.

C'était le moment qu'elle attendait.

Elle laissa venir un coup plus ample, feinta une esquive à droite avant de pivoter brutalement à gauche. Son pied crocheta le sien, et d'un coup d'épaule, elle l'envoya violemment au sol.

Darius tomba sur un genou, l'épée levée en défense, mais elle était déjà sur lui. La pointe de sa lame s'arrêta juste contre sa nuque, caressant sa peau avec une menace silencieuse.

Un silence tendu s'abattit sur la clairière. Il n'était pas seulement vaincu. Il était humilié. Et pourtant, l'immortelle ne ressentit aucun triomphe. Aucune exaltation. Ce n'était pas une victoire. C'était une preuve. Une démonstration nécessaire pour qu'il l'accepte à ses côtés. Mais lorsqu'elle plongea son regard dans le sien, elle ne vit pas la reconnaissance qu'elle espérait. Seulement une colère froide, une blessure d'orgueil.

Darius ne baissa pas les yeux. Il soutint son regard, son expression impénétrable. *Qui es-tu ?* Il voulait le lui demander, mais il savait qu'il n'obtiendrait pas de réponse. Il y avait en elle

quelque chose qui le dérangeait, une familiarité étrange qu'il ne pouvait pas expliquer.

Marie recula légèrement, abaissant lentement son arme. Puis, d'un mouvement sûr, elle le désarma d'un coup sec. Son épée vola dans les feuilles, hors de portée. Darius sursauta, relevant les yeux vers elle avec une lueur dangereuse. Elle lui tendit alors la main.

— Ce n'est pas ta tête que je veux, déclara-t-elle calmement.

Il resta immobile un instant, son regard brûlant ancré dans le sien.

Elle n'a pas peur.

Il le voyait, il le sentait. Une étrangère qui l'avait vaincu, qui lui offrait sa main comme s'il n'était qu'un soldat à relever. Un frisson glacé lui parcourut l'échine. Il ne savait pas ce qui l'irritait le plus : la défaite en elle-même, ou la manière dont elle le traitait, comme si elle le connaissait déjà.

Lentement, il glissa ses doigts dans les siens.

Lorsqu'elle le tira debout, il ne lâcha pas sa main. Son étreinte était ferme, presque trop. Ses yeux bleus, perçants, la fixaient avec intensité. Elle soutint son regard, sentant dans cette proximité une tension palpable. C'était un mélange d'incertitude, de honte face à sa défaite, et d'un besoin irrépressible de restaurer son autorité.

Elle me regarde comme si elle savait déjà comment tout cela va finir.

L'orgueil de Darius bouillonnait sous la surface, une colère sourde qu'il ne parvenait pas à rationaliser. Cette femme, sortie de nulle part, avait perturbé l'ordre immuable de sa réalité. Il devait reprendre le contrôle.

Elle sentit un frisson la parcourir. Elle croyait voir une lueur familière en lui, un écho de l'homme qu'il deviendrait. Mais ce n'était qu'une illusion. L'homme qu'elle avait connu n'existait pas encore. Celui qui se tenait face à elle était un chef de guerre, forgé par la brutalité, nourri par l'ambition, insaisissable et imprévisible.

Darius resserra brusquement sa main autour de celle de Marie, lui broyant presque les doigts. Elle réprima un tressaillement, refusant de montrer la moindre faiblesse. Il l'attira soudainement contre lui, sa poigne implacable réduisant à néant la distance entre leurs corps. Son souffle, encore haletant du combat, effleura sa joue, brûlant contre sa peau froide. Il sentit la tension dans chacun de ses muscles, une vibration contenue entre rage et désir.

Je devrais la tuer.

La pensée le traversa brutalement. Elle était un danger, une anomalie qu'il ne comprenait pas.

Marie laissa tomber sa propre épée. Elle entendit le bruit métallique résonner sur le sol couvert

de feuilles, mais cela lui sembla lointain, irréel. Elle leva lentement sa main libre et effleura la joue rugueuse du guerrier. Un geste apaisant, irréfléchi, comme si elle cherchait à toucher un fantôme sous cette façade brutale. Darius se raidit. Une hésitation, fugace, traversa son regard. L'espace d'un instant, elle crut qu'il allait la lâcher. Mais cette lueur s'éteignit aussi vite qu'elle était apparue.

Elle me défie encore.

Il relâcha sa prise sur sa main, mais ce fut pour mieux l'attirer contre lui.

Il ne me voit même pas.

Il la plaqua contre le tronc rugueux d'un arbre. Puis, dans un geste qui n'était ni passion ni vengeance, il la bloqua. Sa main vint serrer sa gorge avec une force mesurée, mais implacable. Ce n'était pas pour l'étouffer, mais pour l'immobiliser, la réduire. Elle sentit le poids de son corps sur elle, la force brute qui émanait de lui. Son souffle coupé, non pas par la pression, mais par le choc de la domination pure.

Je dois lui faire comprendre.

Sa prise se resserra sur elle, non pas par désir, mais par nécessité. Elle l'avait privé d'une victoire, il devait la marquer d'une autre manière. Il s'immobilisa au-dessus d'elle, le corps tendu dans une concentration froide. Il glissa sa main libre contre lui, ses doigts cherchant une réaffirmation solitaire et brutale du pouvoir avant l'acte final. C'était une étape consciente, calculée.

Dans l'urgence, la formation de l'immortelle remonta à la surface. Une pression sur l'artère, une torsion rapide du poignet. Elle connaissait les techniques apprises auprès de Zafira, les points de pression pour se libérer d'une prise. Elle pouvait s'en sortir. Son corps était prêt. Ses muscles étaient tendus, préparés à l'esquive. Mais son esprit la trahissait. Une vague de répulsion et de tristesse la submergeait, la figeant.

Il n'y a pas de plaisir dans ses yeux. Il veut juste m'effacer.

Elle resta immobile. Son corps, d'habitude si rapide, si prompt à l'esquive, refusait de bouger, comme si sa victoire l'avait épuisée de toute volonté. Elle savait ce qui allait suivre. Elle l'accepta sans un mot, sans un cri, sans une lutte. Elle s'en voulait, profondément. Elle s'en voulait d'être forte et incapable de se défendre, elle s'en voulait d'avoir conseillé la combativité à Thalia et d'être paralysée elle-même.

Darius repoussa la robe de Marie d'un geste sec, forçant leur contact. C'était la dernière humiliation, l'aboutissement de son contrôle. Deux larmes glissèrent, chaudes, sur les joues de l'immortelle, seule preuve de sa détresse, ses yeux fixés dans le vide. Il sentit sa résistance physique vaciller, mais il ne percevait aucune peur, aucun véritable combat. Cela ne ressemblait pas à une soumission; cela ressemblait à un abandon. Une énigme de plus. Cette femme qui venait de le dominer à l'épée, qui était tout sauf faible, se laissait faire. Il voulait la

soumettre, mais elle lui offrait déjà ce pouvoir, annulant la saveur de la conquête.

Dans l'obscurité de son esprit, les mots qu'elle avait adressés à Thalia résonnèrent, tranchants comme une lame. *Ne laisse jamais un homme te manquer de respect.* Alors pourquoi était-elle incapable d'appliquer ses propres conseils ?

Non, Darius… ça ne peut pas être toi…

Elle aurait pu lutter. Elle aurait dû lutter. Mais elle n'en fit rien.

Elle avait tant rêvé de cet instant, d'une retrouvaille différente, d'un amour ancien qui renaîtrait sous une autre forme. Mais ce n'était pas de l'amour. Ce n'était pas la tendresse qu'elle avait espérée. Elle se laissa emporter, non pas par le désir, mais par l'absence. Son esprit s'éloigna, fuyant la réalité de cet instant. Elle n'était plus là. Plus vraiment. Dans l'obscurité de son esprit, une pensée flotta, amère et acérée : *Tu n'es qu'une étrangère pour lui.*

L'acte fut long, dénué de toute émotion. Marie sentait le corps tendu de Darius, le rythme acharné et mécanique d'une volonté pure, d'une punition qu'il s'imposait à lui-même autant qu'à elle. Ce n'était pas la tendresse romantique qu'elle avait connue, mais une force brute et un poids écrasant. Chaque mouvement lui était étranger, chaque seconde s'étirait en une éternité de vide. Elle ne sentait plus rien, l'esprit ayant fui le corps pour se réfugier dans l'obscurité. Elle s'était déconnectée, observant l'agression de loin, comme une simple spectatrice d'une scène d'horreur sans fin.

Finalement, Darius émit un grognement bref et rauque, signe sec et sans joie de l'achèvement. Il se retira d'elle avec la même brusquerie qu'il avait mise à la prendre, puis ajusta son vêtement avec une froideur clinique, comme s'il refermait l'épée dans son fourreau. Il n'y avait aucune gêne dans son regard, aucune honte, seulement le calme d'un homme qui venait d'accomplir une tâche nécessaire.

Un silence pesant s'étira entre eux. Marie s'appuya contre l'arbre, son corps encore tremblant, mais ce n'était pas de peur. Pas de colère. Juste un vide immense, un gouffre silencieux dans lequel elle sombrait sans fin.

Darius détourna les yeux, non pas pour fuir sa faute, mais par désintérêt. Il se sentait oppressé, non par le remords, mais par le fait que son acte n'avait rien résolu. Elle était toujours l'énigme, toujours la femme qui l'avait vaincu.

Je ne comprends pas.

Il ne savait pas ce qu'il ressentait. De la honte ? De la colère ? Une satisfaction glaciale d'avoir affirmé son emprise sur elle ?

Non. Rien de tout cela ne sonnait juste.

Alors, sans un mot, il remit de l'ordre dans ses vêtements, se détourna et marcha vers sa monture. Il ne la regarda pas. Il ne prononça pas une seule excuse, pas un seul mot.

Marie resta quelques secondes immobile, le regard fixé sur un point indistinct. Puis, d'un geste lent et mesuré, elle essuya machinalement les traces de leur échange avec le bord de sa robe, et se redressa.

Le voyage de retour se fit dans un silence absolu. Le soleil déclinait lentement, peignant l'horizon de teintes ardentes. Leurs chevaux avançaient côte à côte, mais aucun d'eux ne brisa le mutisme qui pesait entre eux. Darius regardait droit devant lui, comme si elle n'existait plus. Marie, elle, fixait l'horizon. Un battement après l'autre, elle enterrait ce qu'elle avait espéré.

*

Le jour déclinait, baignant la forêt d'une lumière dorée. Darius quitta soudain le sentier principal et guida son cheval vers un endroit plus isolé, s'enfonçant sous la voûte dense des arbres. Ils débouchèrent sur une clairière traversée par un ruisseau aux eaux cristallines. Il mit pied à terre et, sans un regard vers elle, déclara simplement :

— Nous passerons la nuit ici.

Marie hocha la tête sans répondre et descendit de sa monture. Le silence pesait entre eux, épais et étouffant. Depuis leur affrontement, depuis ce qui avait suivi, pas un mot n'avait été échangé. Darius ne semblait pas troublé. Pas concerné. Pas même conscient de l'abîme dans lequel il l'avait plongée.

Comme si rien n'avait eu lieu.

Il s'éloigna pour rassembler du bois, et Marie se dirigea vers le ruisseau, les membres engourdis. Ses gestes étaient mécaniques lorsqu'elle ôta sa cape, ses bottes, puis le reste de ses vêtements. L'eau était glacée lorsqu'elle s'y enfonça, mordant sa peau comme des lames invisibles. Elle se mit à se frotter, encore et encore, les bras, les cuisses, comme si elle cherchait à décaper non pas la saleté, mais le contact, l'odeur, la sensation brute de l'humiliation. Elle ferma les yeux, laissant le froid envahir chaque parcelle de son corps, cherchant à étouffer ce qu'elle ressentait.

Elle s'était promis que jamais un homme ne lui manquerait de respect. Elle l'avait dit à Thalia. Elle en avait fait un principe. Une règle immuable. Et pourtant, elle était là, passive, incapable de réagir, de se révolter contre ce qu'il lui avait fait. Était-ce parce qu'il était Darius ? Ou parce qu'elle ne savait plus qui elle était, ni pourquoi elle s'accrochait encore à cet idéal déformé qu'elle avait gardé de lui ?

Lorsqu'elle sortit de l'eau, l'air mordant s'accrocha à sa peau, mais elle ne frissonna pas. Le guerrier était de retour près du feu, affairé à allumer les premières flammes, et son regard se posa sur elle un bref instant. Il ne fit aucun commentaire. Aucun mot. Rien. Comme si tout était normal. Comme si elle était simplement une étrangère sur sa route.

Elle s'installa près du feu, sortit deux pommes de sa besace et lui en tendit une. Il l'accepta sans un mot, sans un regard, comme si ce geste était dénué de toute signification. Le crépitement du feu emplissait le silence entre eux. Puis, sans transition, la voix du guerrier brisa enfin le silence.

— Tu ne m'as jamais répondu. Comment t'appelles-tu ?

Marie releva les yeux vers lui, sondant son regard, cherchant une trace, un signe, une fissure dans ce mur d'indifférence qu'il opposait à tout. Rien.

— Tu veux toujours prendre ma tête ? demanda-t-elle, un sourire amer effleurant ses lèvres.

Elle marqua une longue pause, forçant sa voix à l'audible :

— Marie

Darius hocha la tête, enregistrant son prénom sans autre réaction.

— Pourquoi veux-tu rejoindre mon armée ?

Est-ce que ça en vaut encore la peine ? La question la frappa, cinglante, au plus profond d'elle. L'homme qu'elle voulait sauver était un monstre. Elle aurait pu fuir, attendre quelques siècles, le retrouver une fois qu'il aurait changé. Mais une force têtue, une nécessité viscérale, l'empêchait de s'éloigner, même après ce qu'il lui avait fait. Elle était là, au cœur de sa noirceur, et elle ne pouvait plus reculer. Elle détourna les yeux vers les flammes, laissant le silence s'étirer avant de murmurer :

— Ce n'est pas seulement ton armée, Darius. C'est toi que je veux rejoindre.

Il resta immobile, son regard se plissant légèrement sous l'incompréhension.

— Pourquoi ? Tu n'as pas besoin d'un homme pour te protéger, ça, je l'ai bien vu.

Un rire amer manqua de lui échapper. Elle avait été incapable de se protéger elle-même, quelques heures plus tôt. Elle inspira profondément, comme si elle pouvait ravaler ce constat, et répondit doucement :

— Il y a des choses que je ne peux pas t'expliquer. Mais mon combat n'est pas contre toi.

C'était la seule vérité qu'elle pouvait lui offrir.

Darius ne répondit rien. Il se contenta de la regarder, comme s'il pesait ses mots, comme s'il essayait de comprendre ce qu'elle cachait. Elle était assise de l'autre côté du feu, son visage détendu malgré la rudesse de la journée. Rien, dans son attitude, ne laissait transparaître une once de crainte ou de doute. Il n'avait jamais vu une femme comme elle. Trop calme. Trop assurée. Elle n'était ni soumise ni arrogante, et cette absence d'attitude attendue le dérangeait plus qu'il ne l'aurait cru. La plupart des guerriers qu'il croisait cherchaient à lui prouver quelque chose : leur loyauté, leur force, leur bravoure. Mais elle, elle n'attendait rien. Elle n'exigeait rien. Elle se contentait d'être là, et cela l'irritait.

Je devrais la tuer.

L'idée lui traversa l'esprit sans détour. Ce serait plus simple. Plus logique. Il avait tué pour moins que ça. Elle avait remporté le duel, et cela le rongeait encore. Sa lame contre sa nuque, son regard stable et inébranlable… L'humiliation cuisante de cette défaite lui brûlait encore la peau. Elle l'avait vaincu, et elle était toujours là, le regardant comme si cela n'avait aucune importance. Cela le rendait fou. Et pourtant, il ne pouvait pas lever son épée contre elle maintenant. Pas après un combat loyal. Pas alors qu'il lui avait déjà concédé la victoire. Son code d'honneur lui interdisait un tel acte.

Il se détourna légèrement, cherchant à se détacher de cette sensation désagréable. Il aurait voulu la détester, mais il n'y arrivait pas. Il aurait voulu la mépriser, mais elle ne lui en donnait pas l'occasion. Elle restait un mystère, une anomalie dans son monde de certitudes. Une étrangère qui ne le craignait pas, qui ne cherchait pas à le défier, qui ne voulait pas le séduire ni l'anéantir. *Alors, qu'est-ce qu'elle voulait ?*

Il la regarda de nouveau, détaillant ses traits à la lumière du feu. Sa posture était détendue, mais il devinait la vigilance sous-jacente dans chaque ligne de son corps. Une guerrière, aguerrie par des combats dont il ne connaissait rien. Il la jaugea un instant de plus, cherchant un indice, une faille, quelque chose qui lui permettrait de la comprendre. Mais elle ne lui offrit rien.

Alors il garda le silence. Et il attendit.

Marie observa la lueur du feu danser sur le visage du guerrier, illuminant les angles durs de ses traits. Il était là, assis en face d'elle, et pourtant, il lui semblait plus lointain que jamais. Elle brisa enfin le silence :

— Tu montes la première garde et tu me réveilles lorsque tu voudras dormir ?

Il haussa un sourcil, intrigué.

— Tu n'as pas peur que je prenne ta tête pendant ton sommeil ?

Elle esquissa un sourire, mais cette fois, il n'atteignit pas ses yeux.

— Je connais tes valeurs, Darius. Jamais tu ne prendrais la tête d'un autre immortel en dehors d'un combat à la loyale. La seule chose que tu puisses faire, c'est partir pendant que je dors. Mais je sais où se trouve ton campement…

Un éclat furtif traversa le regard de l'homme. Un semblant d'amusement. Une fraction de seconde. Puis plus rien.

Marie s'enroula dans sa cape et s'allongea près du feu. Elle ne savait pas si elle réussirait à dormir, mais elle ferma les yeux, espérant que la nuit l'emporterait ailleurs.

Au matin, les premiers rayons du soleil perçaient à travers les branches. Elle ouvrit les yeux lentement, et son regard se posa sur lui. Darius était exactement au même endroit. Immobile. Silencieux. Observant. Il ne dit rien.

— Tu n'es pas parti, murmura-t-elle, sa voix à peine audible.

Il se leva, s'éloigna vers son cheval et déclara simplement :

— Allons-y. Je veux atteindre le camp avant la tombée de la nuit.

Pas un mot sur ce qu'il s'était passé. Pas un regard en arrière. Marie se redressa et le suivit, le silence entre eux plus lourd que jamais.

*

Le retour de Darius au camp ne passa pas inaperçu. Comme toujours, des éclaireurs l'avaient précédé, portant la nouvelle de son arrivée bien avant qu'il ne franchisse les premières lignes de défense. À l'entrée du campement, une silhouette se détachait dans la lumière déclinante : Grayson, son second, l'attendait.

Marie sentit la vibration caractéristique au creux de son crâne, annonçant la présence d'un immortel. Mais Darius, lui, n'avait pas eu besoin de ce signal pour reconnaître son second.

Grayson était là, droit et immobile, les bras croisés sur sa poitrine. Fin et élancé, son port était celui d'un guerrier aguerri, d'un homme sûr de sa place. Ses cheveux blonds, presque dorés sous les derniers rayons du soleil, encadraient un visage anguleux où l'assurance le disputait à une froide intelligence. Ses yeux d'un bleu pâle fixèrent Darius avec attention, mais glissèrent presque aussitôt sur sa compagne de route.

Il n'esquissa aucun geste de salutation, se contentant d'observer la femme qui accompagnait son mentor. Il n'eut pas besoin de la vibration subtile pour comprendre ce qu'elle était. Il le savait déjà. Il le voyait dans sa posture, dans la manière dont elle se tenait en selle, le dos droit, la main posée sur sa monture avec une aisance calculée. *Une autre*. Une tension électrique lui

parcourut l'échine. Que Darius ramène un immortel était une chose, mais qu'il ramène une femme pour intégrer l'armée était un non-sens absolu. Dans son esprit forgé par les doctrines de son maître, une femme n'avait sa place que dans les chariots de bagages ou les lupanars de campagne. En voir une en selle, portant l'épée avec cette aisance, lui sembla être une erreur de la réalité.

Darius, quant à lui, ne laissa planer aucune ambiguïté. Il arrêta sa monture à hauteur de son disciple et déclara d’un ton glacial :

— Voici Marie. Elle va rejoindre nos rangs.

Cette dernière inclina légèrement la tête en guise de salut.

Grayson accusa le coup sans sourciller, mais son regard se fit plus tranchant. *Rejoindre les rangs ?* L'idée était absurde. Il chercha dans les yeux de Darius une explication, un signe de dérision, mais ne trouva que la froideur habituelle du chef.

— Une recrue, donc, murmura Grayson, sa voix trahissant une méfiance polie.

Il fit signe de les suivre, guidant leurs chevaux à travers le cœur du camp. Marie découvrit alors le Vulgum. Ce n'était pas un quartier, mais un bourbier organisé. C’était le domaine de la piétaille, un chaos de tentes de cuir graisseux, de chariots démantelés et de feux de camp crachant une fumée âcre. Ici, l’odeur du cuir rance et de la sueur se mêlait à celle des latrines à ciel ouvert. Les soldats, des Goths massifs aux visages balafrés, s’arrêtaient de jouer aux dés ou d'aiguiser leurs lames pour fixer l'intruse. Les rires gras s'éteignaient sur leur passage, remplacés par un silence hostile.

Grayson observait Marie du coin de l'œil, notant sa réaction face à la fange et à la brutalité qui l'entouraient. *Elle ne tiendra pas deux lunes ici*, pensa-t-il pour se rassurer. Darius ne l'installait pas près de sa tente, ni dans le cercle des officiers. Il la jetait dans la fosse aux loups, au milieu des hommes les plus vils. C'était un châtiment, ou un test que personne ne réussissait.

Darius s'arrêta enfin près d'un espace boueux, entre un tas de bois humide et le parc à chevaux.

— Installe-toi ici, ordonna-t-il d'un geste sec. Sans un regard de plus, il tourna les talons.

Grayson resta un instant, observant Marie descendre de cheval.

— Il n’offre pas souvent l’hospitalité, lança-t-il d'un ton neutre, où perçait une pointe d'ironie.

— Je n’en attendais pas plus, répondit-elle.

Elle commença à déballer son équipement. Grayson l’observa s'affairer. Elle maniait les cordes et les peaux avec une dextérité surprenante, ignorant les sifflets et les commentaires graveleux

des soldats à proximité. Sa compétence silencieuse l'agaçait. S'il avait pu se rassurer en la voyant maladroite, il aurait pu l'ignorer. Mais elle montait son abri avec la précision d'un vétéran qui a passé sa vie sur les routes.

— Tu comptes vraiment dormir là, au milieu du fumier ? demanda-t-il avec un rictus méprisant. Tu aurais été plus à ta place dans le convoi des servantes, à l'arrière.

Marie continua son travail sans lever la tête, serrant un nœud de cuir avec une force qui fit grincer le bois.

— La sécurité ne m'intéresse pas, répondit-elle d'une voix neutre. C'est la place que votre chef m'a assignée. Je m'en contenterai.

Grayson tressaillit imperceptiblement. Ce n'était pas ses mots, mais le ton. Il n'y avait aucune soumission, aucune peur dans sa voix, juste une acceptation glaciale. Il la détailla une dernière fois, l'esprit en alerte. Darius ne ramenait jamais de « curiosités » sans raison. Si elle était là, c'est qu'elle représentait un atout — ou une menace — que Grayson ne parvenait pas encore à identifier.

Il se fit la promesse silencieuse que, quelle que soit la raison de sa présence, il garderait l'œil sur elle. Une femme qui ne baisse pas les yeux dans le Vulgum est soit une idiote, soit quelqu'un de bien plus dangereux qu'un simple soldat de passage.

Il tourna les talons sans un mot de plus, laissant Marie seule face aux regards pesants des guerriers goths qui commençaient déjà à l'encercler de leur curiosité malsaine.

*

Darius était accroupi dans un coin de sa tente, rangeant méthodiquement les quelques affaires qu'il avait ramenées de son voyage. Son épée, soigneusement nettoyée, reposait à portée de main. Il s'affairait en silence lorsqu'une ombre s'étira à l'entrée de la tente. Grayson ne demanda pas la permission d'entrer ; il se tenait là, le corps tendu, comme s'il attendait que l'air se stabilise autour de lui.

— Tu es revenu avec une étrangère.

Sa voix était posée, mais une note d'incrédulité y perçait. Darius ne se redressa pas immédiatement. Il termina de fixer la boucle d'un sac de cuir, laissant délibérément le silence s'installer pour affirmer son autorité.

— Oui, répondit-il enfin en se levant.

Grayson fit un pas en avant, ses yeux d'un bleu pâle scrutant chaque micro-expression de son mentor.

— Qui est-elle ? Et pourquoi est-elle au milieu du Vulgum plutôt que dans les chariots de bagages ?

Le ton du jeune immortel trahissait une inquiétude profonde : si cette femme était une immortelle et qu'elle ne rejoignait pas les servantes, elle devenait de facto une prétendante à sa propre place.

— C'est une guerrière, répondit Darius d'un ton neutre. Elle sait manier une épée.

Grayson laissa échapper un bref rictus, teinté de mépris mais aussi d'une peur qu'il tentait de masquer.

— Une femme avec une épée, Darius ? Tu nous as toujours appris que la force était une fondation, pas un accessoire. Tu la penses vraiment digne d'être parmi nous ? Ou est-ce un... divertissement ?

Darius fixa son second. Il sentait la morsure de l'humiliation du duel lui remonter à la gorge. Il ne pouvait pas avouer à Grayson qu'une femme l'avait mis à terre. *Elle a gagné. Je n'avais pas le choix.*

— Elle a prouvé sa valeur, trancha-t-il, sa voix devenant plus sombre.

Grayson se figea. "prouvé sa valeur". Ces mots furent comme un coup de poignard. Lui qui passait chaque jour à essayer d'être le reflet parfait de Darius, il se sentait soudain obsolète.

— Tu ne ramènes jamais personne, murmura-t-il, baissant la voix comme s'il craignait que Marie ne l'entende depuis sa tente. Encore moins un immortel dont nous ignorons tout.

Darius détourna brièvement le regard vers la carte étalée sur la table. Il savait que Grayson cherchait à percer le malaise qu'il devinait en lui.

— C'est une alliée, finit-il par dire, sans grande conviction.

— Pour combien de temps ? insista Grayson. Elle te regarde comme si elle possédait une part de toi, Darius. Je n'aime pas sa façon de se tenir. Elle ne nous craint pas.

Le silence s'étira, lourd de tout ce que Darius ne pouvait pas dire. Grayson croisa les bras sur sa poitrine, un geste de protection autant que de défi.

— Si elle reste, je la surveillerai. Je ne la quitterai pas des yeux.

— Je m'en occuperai moi-même, coupa Darius d'un ton qui n'invitait plus à la discussion.

Grayson inclina lentement la tête. Il avait compris : Marie était un sujet réservé, un privilège de plus que Darius ne partageait pas avec lui. La peur de n'être plus "l'unique" commença à germer dans son esprit, plus brûlante que n'importe quelle blessure de combat.

— Je vais faire le point avec les intendants pour les vivres, dit-il d'une voix soudainement dénuée d'émotion.

Il quitta la tente, laissant Darius seul. Grayson marcha quelques pas dans l'obscurité du camp, jetant un regard venimeux vers l'abri de Marie. Elle était l'intruse. Elle était l'erreur. Et il se fit le serment que si elle faisait le moindre faux pas, il serait celui qui lui ôterait la tête avant même que Darius n'ait le temps de s'interposer.

*

La nuit s’était étirée, et avec elle, l’ombre des flammes sur les visages fatigués des guerriers. Marie s’approcha du feu central du Vulgum. Ici, l'ambiance n'avait rien de la discipline des quartiers d'élite ; c'était un mélange de grognements, d'odeurs de graisse brûlée et de défis lancés à mi-voix. Elle savait que rester dans l'ombre de son abri de fortune ferait d'elle une proie. Elle devait s'exposer, comprendre la meute pour ne pas être dévorée par elle.

Elle sentit les regards peser sur elle, gluants de mépris et de curiosité animale. Elle s'assit en retrait, mais un groupe de quatre soldats, la peau rougie par la chaleur du brasero, se détacha du cercle. L'un d'eux, un colosse à la barbe tressée de crasse, s’approcha en titubant légèrement.

— Darius a enfin compris que ses hommes avaient besoin de chaleur, lança-t-il avec un ricanement qui fit écho dans le cercle des vétérans.

Marie ne broncha pas. Elle fixa les flammes, ses muscles détendus mais prêts à l'explosion.

— Je suis ici pour combattre, déclara-t-elle. Sa voix était basse, une note de glace dans le tumulte du camp.

Le rire qui suivit fut gras, unanime.

— Pour combattre ? répéta le colosse en se penchant vers elle, son haleine fétide lui fouettant le visage. On ne combat pas avec ce qu'il y a entre tes jambes, étrangère. On combat avec du fer et du sang. Si tu n'as pas de tente, c'est que tu attends qu'on te fasse une place dans la nôtre, non ?

Il avança une main calleuse pour agripper sa chevelure. Il n'eut pas le temps de fermer les doigts.

Le mouvement de Marie fut un éclair. Elle ne se leva pas, elle jaillit. Sa main verrouilla le poignet de l'homme tandis que son pied chassait l'appui du soldat. Dans le même souffle, elle utilisa l'inertie du colosse pour envoyer son coude percuter la mâchoire du deuxième homme qui s'avançait. Le craquement de l'os résonna distinctement.

Les deux autres se ruèrent, mais Marie n'était plus là. Elle était une ombre fluide dans la lumière du feu. Elle esquissa une torsion du buste, laissa passer une frappe lourde et répondit par un coup de genou dévastateur à l'entre-jambes. Le dernier soldat fut fauché par un balayage circulaire qui l'envoya mordre la poussière et le purin du Vulgum.

En quelques secondes, le silence remplaça les rires. Quatre guerriers gisaient au sol, l'un s'étouffant avec ses propres dents, les autres se tordant de douleur. Marie resta debout, sa respiration calme, le regard fixé sur le cercle des spectateurs.

Un guerrier plus âgé, dont l'armure de cuir bouilli portait les cicatrices de dix campagnes, se leva lentement. C'était l'un des lieutenants de Darius, chargé de maintenir un semblant d'ordre dans ce chaos.

— Que se passe-t-il ici ? gronda-t-il, sa voix portant le poids de l'autorité.

Marie ne répondit pas. Elle se contenta de désigner du menton les hommes à terre. L'un des témoins, un jeune soldat encore blême, s'empressa de parler pour rompre le silence oppressant :

— Elle est arrivée avec Darius...

Le général, Drust, posa un regard chargé d'une prudence nouvelle sur elle. Il ignora les gémissements des blessés. Dans le Vulgum, si on tombait, on n'avait droit qu'au mépris. Il s'avança d'un pas, sa stature imposante masquant la lueur du foyer.

— Qui es-tu pour briser mes hommes ainsi ? gronda-t-il.

Elle soutint son regard sans ciller, sa voix s'élevant, claire et froide, au-dessus du crépitement des flammes :

— Marie.

Drust la jaugea un long moment, laissant le nom flotter dans l'air lourd de tension.

— Marie, c'est ça ? Darius nous ramène une louve et il nous la jette au milieu de l'enclos comme si c'était une brebis.

Il esquissa un sourire qui n'avait rien de bienveillant, jaugeant l'efficacité brutale de l'étrangère. Il n'aimait pas les imprévus, et Marie était l'imprévu le plus dangereux qu'il ait vu depuis longtemps.

— Tu dis que tu sais te battre. Mais ici, on n'a pas besoin de spectacles pour amuser la piétaille. On a besoin de soldats qui obéissent et qui tiennent la ligne.

Il fit signe à un garde, son regard ne quittant pas celui de l'immortelle. Sa décision était prise : ce conflit ne se réglerait pas entre subalternes.

— Va chercher Darius. Immédiatement. S'il a décidé d'introduire une femme dans mon camp, il va devoir m'expliquer devant tout le monde quelle est sa fonction exacte. Parce que pour l'instant, tout ce que je vois, c'est quatre hommes hors d'état de tenir une lance demain matin.

Le garde partit en courant vers les quartiers supérieurs. Drust croisa les bras, restant debout face à Marie, une barrière de muscle et de cuir cicatrisé. Autour d'eux, le cercle des soldats s'était élargi, chacun attendant de voir comment le chef allait justifier cette anomalie.

L’attente fut brève. Darius arriva, fendant la foule des soldats avec une autorité naturelle qui fit reculer les plus téméraires. Grayson marchait dans son ombre, les yeux plissés, analysant déjà chaque détail de la scène. Darius s’arrêta au centre du cercle, balayant d’un regard les corps affalés dans la boue et Marie, qui se tenait droite, la respiration à peine altérée.

Un soupir agacé échappa au chef de guerre. Il n’était pas surpris. Il savait que le Vulgum était une fosse aux loups, mais il n’appréciait pas que le désordre l’oblige à quitter sa tente.

— Drust, fit-il d'une voix lasse, sans même regarder l'immortelle. Qu’est-ce qui me vaut d’être dérangé pour une bagarre d'ivrognes ?

Ce dernier désigna les blessés d'un geste sec.

— Ces hommes sont à terre, Maître. Et c'est elle qui les y a mis. Elle dit qu'elle est ici pour combattre dans nos rangs. Je ne peux pas laisser une telle... anomalie semer le chaos parmi mes troupes sans savoir quelle est ta volonté.

Darius reporta enfin son regard sur Marie. Elle ne baissa pas les yeux. Elle n'attendit pas qu'on décide de son sort dans son dos.

— Ces hommes m’ont prise pour une servante de passage, lança-t-elle, sa voix tranchant le murmure de la foule. J'ai simplement rectifié leur erreur.

Un éclat de rire brutal s’éleva parmi certains guerriers. Darius esquissa un sourire en coin, une lueur d’ironie dans ses prunelles claires. Ce n’était pas de la sympathie, mais la reconnaissance pure d'un prédateur face à un autre. Son instinct lui hurlait encore qu'elle était un danger, une variable qu'il aurait dû éliminer pour retrouver sa tranquillité. Mais il y avait ce duel dans la forêt. Il y avait cette force qu'il ne pouvait nier sans se mentir à lui-même.

À côté de lui, Grayson restait de marbre, mais sa mâchoire contractée trahissait sa fureur. Il voyait l'intérêt de Darius s'éveiller. Il voyait Marie réussir là où elle aurait dû échouer.

Darius se redressa, sa décision prise. Il ne le faisait pas pour elle, mais pour la discipline du camp.

— Elle a gagné sa place pour ce soir, déclara-t-il, sa voix portant jusqu'aux limites du quartier. Elle s’entraînera avec vous dès l'aube. Traitez-la comme l'un des vôtres. Si elle tombe, vous la

laisserez au sol. Si elle tient, elle mangera à votre table.

Puis, sans lui accorder un regard de plus, il tourna les talons. Grayson lança un dernier regard acéré à l’immortelle — un mélange de méfiance et de dégoût — avant de suivre son maître vers les hauteurs du camp.

Darius marchait d'un pas rapide, sachant que Grayson bouillait de questions. Il n'aimait pas ce qu'il venait de faire. En lui accordant un statut officiel devant ses hommes, il venait de valider l'impensable : une femme sous ses ordres. Il agissait contre ses propres principes, poussé par une curiosité qu'il s'en voulait d'éprouver.

Marie les regarda s’éloigner dans la pénombre. Elle comprenait maintenant la règle d'or de ce monde : Darius n’accorderait ni grâce, ni protection. Il lui avait simplement ouvert la porte de l'arène. Le respect de ces hommes ne se gagnerait pas par le décret d'un chef, mais par le sang qu'elle serait prête à verser sur le terrain d'entraînement.

*

Le lendemain, Marie quitta son abri vêtue d’une tunique de laine brute, serrée par une ceinture de cuir usée. En rejoignant le terrain d’entraînement, elle fut frappée par l'anarchie du bas niveau. Le Vulgum n'était qu'un champ de boue et de poussière où les hommes s'entrechoquaient dans un fracas de boucliers et de jurons. Ici, on ne cherchait pas la beauté du geste, mais la force capable de briser un os ou d'enfoncer une ligne de front.

L’immortelle s'avança, mais la meute se referma. Personne ne l'invita. Les soldats formaient des binômes de lutte ou de duels à l'épée de bois, l'ignorant délibérément. Elle était l'exclue. Reléguée en bordure du terrain, elle se retrouva seule face à un poteau de bois fendu, sous les rires étouffés des guerriers de seconde zone qui s'arrêtaient de frapper pour pointer du doigt « la nouvelle recrue de Darius ».

Elle leva les yeux vers les hauteurs du camp. Là, sur un plateau herbeux et dégagé, Darius s'entraînait avec Grayson et ses officiers. Le silence et la précision régnaient dans leur cercle. Grayson enchaînait les mouvements avec une élégance mortelle. Il s'arrêta un instant, son regard bleu acier plongeant vers le Vulgum. Marie y lut un mépris satisfait : il la voyait là où il pensait qu'elle devait être, dans la fange, seule et humiliée par le vide qu'on faisait autour d'elle. Darius, lui, ne lui accorda pas un seul regard. Il était une silhouette de pierre, focalisé sur la garde de son disciple.

Elle serra les dents, dégaina son arme et commença à frapper le poteau. Chaque impact faisait vibrer ses bras, mais elle ne s'arrêta pas.

Les jours passèrent, et l'exclusion se transforma en affrontement. Lassée de frapper le bois, Marie finit par s'imposer. Elle n'attendit plus qu'on l'appelle ; elle s'immisça dans les cercles de

lutte. Lorsqu'un soldat cherchait à l'écarter d'une bourrade, elle répondait par une clé de bras fulgurante. Lorsqu'un provocateur l'attaquait pour l'humilier devant ses camarades, il finissait le visage dans la boue, terrassé par une précision qu'il n'avait jamais rencontrée.

Peu à peu, le climat du Vulgum changea. Marie n'était plus une distraction, elle devenait un problème. Elle battait systématiquement tous les hommes qu'on lui opposait. L'humiliation changea de camp : voir une femme mettre à terre les brutes de la troupe commençait à éroder le moral des hommes et à agacer les lieutenants comme Drust. Elle n'était pas la plus puissante, mais sa maîtrise héritée de Zafira la rendait insaisissable.

Un matin, alors qu'elle venait de désarmer deux adversaires simultanément sous les yeux d'une foule silencieuse et rancunière, une voix s'éleva depuis les hauteurs.

Darius s'était arrêté au bord du plateau. À ses côtés, Grayson s'était figé, la main sur le pommeau de son épée, le visage assombri par la colère de voir l'ordre naturel du camp ainsi bousculé. Le seigneur de guerre observa le carnage technique que Marie venait d'opérer dans la boue. Il ne sourit pas. Il ne montra aucune fierté. Son regard était celui d'un homme qui décide de jeter une pièce dangereuse dans un jeu plus grand.

D'un geste lent, il désigna le cercle d'élite, là-haut.

— Marie ! Tu perds ton temps ici. Ces hommes ont besoin d'apprendre la ligne, pas de servir de cibles à tes jeux. Monte ici. Voyons si tu es aussi prompte à frapper quand l'adversaire sait répondre.

Marie gravit la pente, laissant derrière elle la poussière du Vulgum pour fouler l'herbe rase du plateau d'élite. Ici, l'air semblait plus frais, mais la tension était plus acérée. Les officiers et les compagnons d'armes de Darius formèrent un cercle, leurs visages marqués par une hostilité froide.

Darius était là, debout, les bras croisés sur sa cuirasse de cuir. À sa droite, Grayson la fixa avec un sourire carnassier, celui d'un homme qui attend de voir un imposteur se briser.

L’exercice consistait en des duels au premier sang ou à la soumission. Bjorn, un géant à la barbe blonde tressée, dont les épaules semblaient capables de soutenir le poids d'un chariot, se détacha du groupe avant même que Darius ne désigne un adversaire. Il était l'un des plus anciens lieutenants, une brute de force pure qui n'avait jamais toléré que le fer ne soit pas manié par un homme de sa stature.

Il s'avança vers l’immortelle avec une lenteur calculée, dégainant une épée d'entraînement en bois dur lesté de plomb. Marie se mit en garde, sentant le regard de Darius peser sur elle comme un jugement dernier.

Dès les premiers échanges, elle comprit que Bjorn ne cherchait pas l'entraînement. Ses attaques étaient des masses tombantes, portées avec une volonté de broyer. Il voulait l'écraser

sous le poids de son mépris. Mais elle ne recula pas. Elle esquiva, pivotant sur ses appuis avec une économie de mouvement qui commença à faire murmurer les officiers.

Darius observait, immobile. Ce qui le dérangeait n’était pas la violence du combat, mais la précision de l’étrangère. Elle ne se battait pas comme une femme, ni même comme un soldat ordinaire. Elle lisait dans les intentions de Bjorn avec une acuité troublante, comme si elle voyait le coup arriver avant même que le muscle ne se contracte. Cette prescience, cette manière de "sentir" le combat, l'agaçait profondément.

Bjorn, frustré de ne frapper que le vent, tenta une manœuvre brutale : une feinte sur la gauche suivie d'un coup d'épaule massif pour la projeter au sol. Marie accusa l'impact, reculant de deux pas, mais elle ne tomba pas. Bjorn rugit et se jeta sur elle pour l'achever.

C'était l'ouverture qu'elle attendait.

D’un mouvement fluide, elle esquiva la lame, saisit le bras armé de Bjorn et utilisa l'élan du géant contre lui. En une seconde, elle appliqua une torsion brutale au coude, une technique de Zafira conçue pour une neutralisation immédiate et définitive, là où la force brute devient sa propre faiblesse.

— Abandonne, gronda-t-elle entre ses dents.

Le vétéran grogna, tentant de forcer le passage par la puissance pure. Marie ne lâcha rien, verrouillant la prise avec une précision chirurgicale. Un craquement sec, semblable à une branche brisée, déchira le silence du plateau. Bjorn hurla et s’effondra à genoux, son bras tordu dans un angle impossible.

Un silence de mort s'abattit sur le cercle d'élite. Les officiers portèrent la main à leurs armes, outrés par cette démonstration de force contre l'un des leurs.

Darius fendit la foule d'un pas rapide. Sa fureur était palpable. Il agrippa violemment le bras de Marie, la repoussant loin du blessé avec une poigne qui lui broyait la peau.

— Qu’est-ce que tu as fait ?! sa voix n'était plus qu'un sifflement glacé.

Elle redressa les épaules, soutenant l'éclat brûlant de ses yeux bleus.

— Je me suis défendue. Il ne cherchait pas un partenaire, il cherchait une victime.

Darius bouillonnait. Ce n'était pas la blessure de Bjorn qui l'importait — l'idiot s'était fait avoir — mais le désordre que Marie provoquait. Elle venait d'estropier l'un de ses meilleurs hommes devant tout l'état-major. Elle imposait une réalité qu'il ne voulait pas encore accepter. Et surtout, elle le regardait comme si elle attendait sa validation, une étincelle de fierté qu'il refusait de lui offrir.

Au fond de lui, une colère plus sourde encore le rongeait : il s'en voulait de l'avoir fait monter sur

ce plateau. Qu'espérait-il vraiment en la testant ainsi ? Il avait secrètement souhaité la voir plier, espéré que la supériorité des officiers d'élite suffirait à la briser, à la pousser à bout jusqu'à ce qu'elle quitte enfin le camp de son plein gré. Il voulait qu'elle disparaisse de son horizon, mais au lieu de cela, elle s'était enracinée un peu plus dans sa réalité, rendant son absence impossible. Pour lui, elle n'était qu'une complication supplémentaire, une énigme qui brisait ses rangs.

Il se détourna brusquement du regard de Marie, fixant Grayson et ses hommes.

— Occupez-vous de lui, ordonna-t-il froidement en désignant Bjorn. Et dégagez ce terrain. L'entraînement est terminé.

Puis, sans un mot, il tourna les talons vers sa tente, le dos rigide, ignorant la silhouette solitaire de l'immortelle au milieu du cercle rompu.

— Darius !

Il s'arrêta net. Le nom résonna sur le plateau, pétrifiant les officiers qui s'apprêtaient à partir. Personne n'interpellait le seigneur de guerre ainsi, avec une telle familiarité, une telle urgence.

Quelque chose céda en elle. C'était plus fort qu'elle, plus profond qu'un simple désir de reconnaissance. Depuis qu'elle l'avait retrouvé, elle avait espéré un regard, un signe, n'importe quoi qui prouverait qu'il la voyait vraiment. Mais il n'y avait rien. Rien que cette indifférence glaciale qui la consumait plus sûrement que la colère. Et alors, sans réfléchir, sans même chercher à retenir ses mots, ils lui échappèrent dans un souffle presque désespéré :

— Qu'est-ce que je dois faire pour mériter ton attention ?!

Aussitôt, elle se mordit la lèvre. L'impulsion retomba brutalement, laissant place à un vertige de honte. Elle venait de s'exposer, fragile et nue, devant toute l'élite du camp. C'était pathétique, indigne de la guerrière qu'elle était devenue.

Darius pivota lentement. Dans son regard, elle ne vit pas de la colère, mais un mépris glacé, plus tranchant qu'une lame. Il s'avança vers elle, sa silhouette masquant le soleil, et avant qu'elle ne puisse reculer, il lui saisit le bras. Sa poigne était de fer, ses doigts s'enfonçant dans sa chair tandis qu'il l'entraînait brutalement à l'écart, loin des oreilles indiscrètes de Grayson et des officiers.

Lorsqu'il la relâcha enfin, son ton était un sifflement de prédateur.

— Certainement pas blesser mes officiers. Tu as choisi d'être ici, Marie. Si tu me défies encore ainsi devant mes hommes, je te ferai chasser par les chiens.

Le reproche tomba comme un couperet. Marie baissa les yeux, sa respiration saccadée par l'humiliation. Darius s'apprêtait à s'éloigner quand elle retrouva sa voix, puisant dans son dernier atout.

— Je peux le soigner.

Il s’arrêta net, le dos encore tourné.

— Je sais comment réparer son bras, insista-t-elle. Laisse-moi m’en occuper. Si tu le laisses aux mains de tes arracheurs de dents, il ne portera plus jamais de bouclier.

Darius se retourna, son regard scrutant chaque trait de son visage. Une guérisseuse capable de sauver un officier était un trésor bien plus précieux qu'une simple lame. Si elle disait vrai, elle n'était plus seulement un problème de discipline, elle devenait un atout stratégique. Il ne lui faisait pas confiance, mais il respectait l'efficacité. Après un instant de silence, il hocha brièvement la tête.

Elle ne perdit pas de temps. Tandis que des soldats transportaient Bjorn dans une hutte sombre, Marie rassembla ce qu'elle pouvait trouver. Elle se souvenait des gestes de Methos, de cette science du corps qui traversait les âges. Bjorn, malgré sa douleur, tenta de la repousser. Elle ne perdit pas une seconde en négociations : un coup précis derrière la tête, porté avec la froideur d'une exécution, fit sombrer le géant dans l'inconscience.

Darius resta là, appuyé contre l'entrée, les bras croisés, observant chaque mouvement avec une attention renouvelée. Il vit qu’elle ne tremblait pas. Elle manipulait l’os fracturé avec une assurance qu’il n’avait jamais vue, loin des tâtonnements brutaux des rebouteux habituels. Elle nettoya la plaie avec de l’alcool fort, remit l’articulation en place avec un craquement sourd, et noua une attelle avec la précision d’un artisan façonnant une pièce d’orfèvrerie.

Elle ne soignait pas seulement un homme ; elle démontrait une maîtrise du vivant qui le fascinait malgré lui. Après la guerrière insaisissable qui l’avait défié sous les arbres, après la combattante qui humiliait ses vétérans dans la boue, il découvrait une guérisseuse aux gestes d'une science inexplicable.

Il sentit une ombre d'inquiétude se mêler à son intérêt. Cette femme était une anomalie totale. Chaque nouvelle heure passée en sa présence ne faisait qu'épaissir le mystère. Elle n'était plus simplement une étrangère de passage ; elle devenait une énigme vivante qui bousculait toutes ses certitudes.

Lorsqu’elle eut terminé, elle se redressa, essuyant ses mains pleines de sang sur un tissu usé. Elle croisa le regard de Darius. Le mépris avait disparu, remplacé par une curiosité sombre et calculatrice. Elle ne dit pas un mot, ramassa ses affaires et quitta la hutte. Le silence qui s'installa entre eux était chargé d'une vérité nouvelle : elle venait de prouver qu'elle était indispensable, et c'était, pour Darius, la chose la plus dangereuse qu'elle ait accomplie jusque-là.

*

La nuit était tombée depuis longtemps sur le camp. Autour des feux, les hommes partageaient des récits de batailles, riaient d’histoires anciennes ou s’échangeaient des morceaux de pain rassis et de viande séchée. Certains buvaient, d’autres affûtaient leurs armes, conscients que le prochain combat viendrait tôt ou tard. Darius, lui, était seul.

Il se tenait sur le promontoire naturel qui surplombait le Vulgum. D’ici, il dominait tout. Il voyait l’ordonnance des tentes, les sentinelles immobiles et les ombres mouvantes des chevaux. Mais ce soir, la géographie du camp ne suffisait pas à apaiser son esprit.

Il songeait à la forge de son propre destin. Autrefois, il n'avait été qu'une lame parmi des milliers, un anonyme dans la fureur des grandes migrations. Son ascension n’avait pas été un hasard, mais une construction froide, bâtie sur le sang de ceux qui avaient manqué de volonté. Il n’avait jamais cru aux chefs qui régnaient par la clémence ; les empires ne se donnaient qu’à ceux qui savaient les arracher.

Il menait ses hommes avec une discipline de fer, sans jamais chercher leur affection. La loyauté était une monnaie qui se dépréciait vite si elle n'était pas indexée sur la crainte et la victoire. Et pourtant, debout dans le vent froid, il ressentait cette lassitude sourde qu’il s’interdisait d’ordinaire : ce cycle éternel où chaque conquête n'était que le prélude d'une autre, une fuite en avant pour ne pas devenir la proie d'un plus jeune, d'un plus affamé.

Un mouvement léger, en contrebas, attira son attention.

Près du parc à chevaux, à l’écart du feu central, une silhouette s’activait. Silencieuse. Méthodique.

L’immortelle.

Il l’avait observée plus qu’il ne voulait l’admettre. Elle s'était déplacée dans son camp comme un spectre, s'imposant par une violence chirurgicale avant de soigner avec une douceur qu’il n’arrivait pas à concilier avec ses talents de guerrière. Elle ne cherchait pas à plaire, elle ne cherchait pas à survivre ; elle semblait attendre quelque chose que lui seul possédait, sans qu’il sache de quoi il s'agissait.

Il fronça les sourcils, agacé par cette intrusion dans sa discipline mentale. Il n’aurait jamais dû l’autoriser à franchir les portes du camp. Elle était un grain de sable dans l'engrenage de son armée, une anomalie qui faisait douter Grayson et murmurait aux oreilles de ses vétérans.

Il tourna les talons, quittant son poste d’observation pour regagner sa tente. Sa décision était prise. Demain ne serait pas un simple exercice. Ce serait le baptême du feu. Sous les flèches et dans le chaos de la charge, les masques tomberaient. Il verrait enfin si Marie était une alliée providentielle ou une menace qu'il devrait, cette fois, se résoudre à briser définitivement.

*

Le vent soufflait avec une intensité glaciale, soulevant des tourbillons de poussière sur le chemin accidenté. Marie serrait les rênes, calée dans le rythme lourd de la cavalerie qui progressait en silence. Ce soir, l'objectif n'était pas une armée, mais un village frontalier, une cible stratégique pour assurer le ravitaillement et briser la résistance locale.

Darius ne lui avait donné aucun ordre. Il l'avait simplement placée dans l'aile de Grayson, là où le combat serait le plus dense. C'était un test de loyauté, mais aussi une curiosité malsaine : il voulait voir si la guérisseuse aux mains de soie savait aussi devenir la faucheuse qu'il exigeait dans ses rangs. Grayson, à quelques mètres, ne la quittait pas des yeux, son regard brillant d'une anticipation cruelle. Il attendait qu'elle flanche.

Lorsque le village fut en vue, Darius leva le bras. Le silence de la nuit fut soudain brisé par le signal de l'assaut.

— Ce soir, nous prenons ce qui nous appartient par le fer, lança Darius d'une voix qui couvrait le vent. Pas de quartier.

Le chaos se déchaîna. Marie fut emportée par la vague de cavaliers. Les portes furent enfoncées, les toits de chaume s'embrasèrent, transformant le village en un théâtre de cris et de fumée âcre. Les villageois, tirés de leur sommeil, couraient en tout sens, armés de simples faux ou de bâtons.

Pourquoi es-tu encore là, Marie ?

La question la frappa tandis qu'elle parait le coup de hache d'un paysan désespéré. Elle se battait avec une férocité technique qui laissait ses agresseurs au sol, brisés, désarmés, mais vivants. Elle utilisait le plat de sa lame, ses bottes, ses coudes. Elle dosait chaque impact avec une précision millimétrée, refusant de franchir la ligne rouge qu’elle s’était tracée des siècles plus tôt. Elle voyait Grayson, non loin, achever les blessés avec une indifférence de boucher, et son cœur se serrait.

Darius, lui, ne chargeait pas au hasard. Il traversait le brasier comme un dieu de la guerre, mais son regard restait fixé sur elle. Il l'analysait. Il comprenait la nuance de chaque mouvement.

Quand l’assaut s’acheva et que les gémissements remplacèrent les cris, Marie resta immobile au milieu d'une ruelle en cendres, son épée basse, ses mains tremblantes de tension retenue. Autour d’elle, les soldats Goth pillaient ce qui restait.

Darius s’approcha, son cheval projetant une ombre immense sur les décombres. Il mit pied à terre sans quitter Marie des yeux.

— Pourquoi ?

Sa voix était calme, posée, mais il n’y avait aucune douceur en elle. Marie se tourna lentement vers lui, son cœur battant trop fort. Elle ne répondit pas. Il fit un pas de plus, son ombre s’étirant sous la lumière tremblante des flammes.

— Pourquoi ne les as-tu pas tués ?

Elle sentit un frisson parcourir son dos. Il savait. Il avait vu chacun de ses gestes, analysé chacun de ses coups. Elle pouvait mentir, inventer une excuse, prétendre que ce n'était qu'une stratégie. Mais elle savait qu'il n'y croirait pas. Alors elle choisit la vérité.

— Je me suis juré de ne jamais prendre la vie d'un mortel.

Un silence. Darius la fixa, impassible, comme s'il pesait ses mots avant de parler.

— Une promesse inutile.

Elle soutint son regard, refusant de détourner les yeux.

— Ce n'est pas à moi de décider de leur mort.

Un sourire sans joie effleura les lèvres du guerrier.

— C'est précisément à nous de le faire.

Il tourna autour d'elle, lentement, comme un prédateur jaugeant une proie.

— Les mortels naissent pour mourir. Ils se battent, se soumettent, disparaissent. Ils ne sont qu'un passage éphémère dans un monde que nous seuls avons le pouvoir de façonner. Tu es immortelle, Marie. Cela signifie que tu es au-dessus d'eux.

— Ce n'est pas une raison pour leur ôter ce qu'ils ont.

Il s'arrêta derrière elle. Sa voix tomba, un murmure glacial.

— La faiblesse n'a pas sa place à mes côtés.

Elle sentit un poids sur sa poitrine, une tension sourde dans son ventre. Il ne s'agissait plus seulement de cet instant, de cette nuit. C'était un avertissement. La prochaine fois, il ne la laisserait pas faire.

*

La prochaine fois vint plus tôt qu'elle ne l'aurait cru.

Deux jours après le raid, alors que la fumée des incendies planait encore sur les collines, Darius fit amener un prisonnier au centre du camp. Le rassemblement fut immédiat. Les soldats formèrent un cercle compact, attirés par l'odeur du sang à venir comme des mouches sur une plaie. L'homme fut jeté à genoux dans la fange. C'était un villageois, les poignets liés par des

cordes qui lui sciaient la peau, le visage tuméfié par une nuit d'interrogatoires.

Marie sentit le bourdonnement de l'agitation autour d'elle. Les guerriers goths plaisantaient, pariant sur le nombre de coups qu'il faudrait pour abattre l'homme. Pour eux, c'était un spectacle banal, une ponctuation nécessaire à la vie de camp.

Elle chercha Darius du regard. Il était assis à l'écart, une jambe repliée, observant la scène avec une neutralité royale. Lorsqu'il croisa enfin son regard, il ne détourna pas les yeux. Il fit un signe de tête impérieux vers le condamné. L'ordre était silencieux, public et sans appel. Marie sentit son estomac se nouer.

Darius n'aimait pas les exécutions gratuites, mais il chérissait la discipline. Pour lui, ce prisonnier n'était plus un homme, c'était un instrument pédagogique. Il voulait voir Marie briser sa promesse. Il voulait qu'elle trempe ses mains dans cette réalité qu'il habitait depuis toujours. Si elle refusait, elle restait une étrangère, une menace pour la cohésion de ses troupes. Si elle obéissait, elle devenait sienne, liée à lui par le crime partagé.

Lentement, sous le poids de centaines de regards, Marie s'avança. Chaque pas lui semblait arraché à une terre de plomb. Elle s'arrêta face au prisonnier. L'homme leva les yeux. Elle s'attendait à la terreur, mais ne vit qu'une résignation vide, celle de ceux qui ont déjà tout perdu.

Un mouvement sur sa droite interrompit ses pensées. Grayson s'approcha, un sourire en coin, et lui tendit une épée de soldat, lourde et ébréchée. Il ne lui offrait pas une arme, il lui offrait une sentence.

— Tue-le, ordonna Darius. Sa voix n'était pas forte, mais elle coupa les murmures des soldats comme un rasoir.

Un silence écrasant, presque physique, s'abattit sur l'assemblée. Même les chevaux semblèrent se figer. Marie baissa les yeux vers l'arme. Le cuir de la garde était poisseux de sueur ancienne. Son souffle s'accéléra, ses oreilles bourdonnantes d'un sang trop rapide.

— Montre-moi que tu as ta place ici, ajouta Darius d'un ton trop calme pour ne pas être une provocation. Montre-nous que tu n'es pas juste une guérisseuse qui joue à la guerre.

Il savait ce qu'il lui demandait. Il savait qu'elle ne voulait pas. Elle voulait lui répondre, lui dire que ce n'était pas ce qu'elle était venue chercher, qu'elle n'avait jamais voulu ça. Mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge.

Darius l'observait attentivement. Elle hésitait. Trop longtemps. Il sentit l'agacement poindre, mais il le réprima. Ce n'était pas une question de cruauté. Ce n'était pas une vengeance gratuite. Il voulait voir si elle pouvait apprendre, si elle pouvait comprendre ce que signifiait vraiment être à ses côtés. *Elle voulait jouer dans le monde des hommes, mais acceptait-elle d'en suivre les règles ?* Il vit sa main trembler, l'espace d'un instant. Elle pensait encore avec son cœur. Un soupçon de lassitude le traversa. Peut-être avait-il perdu son temps avec elle.

Marie sentit le poids des regards l'écraser. Les soldats attendaient la curée, Grayson guettait sa chute, et Darius... Darius l'emmurait dans son indifférence glacée.

Elle pensa à Thalia. À ce qu'elle lui avait dit. Alors pourquoi était-elle incapable de se défendre ici ? Pourquoi sa voix ne trouvait-elle pas la force de s'élever ? Son cœur tambourinait dans sa poitrine, chaque battement résonnant comme un cri d'alarme. Elle pouvait encore refuser. Poser l'épée à terre. Tourner les talons. Mais alors, elle serait une étrangère à jamais dans ce camp. Une intruse, peut-être tolérée, mais jamais acceptée.

Elle chercha une échappatoire, un miracle. Mais il n'y en avait pas. Puis elle croisa de nouveau le regard du prisonnier. Il ne l'implorait pas. Il ne cherchait pas à fuir. Il savait. Et c'est là qu'elle comprit. Il était déjà mort. Que ce soit elle ou un autre, son destin était scellé.

Elle serra les doigts autour de la garde de son épée, et dans l'instant glacé qui précéda l'inévitable, une pensée surgit, acérée, dirigée vers Darius, comme une accusation muette.

Pourquoi, Darius ? Pourquoi me fais-tu ça ? Ce n'est pas toi. Pas celui que j'ai espéré retrouver. Où est-il, l'homme que j'ai connu ?

Son bras se leva. Le temps sembla ralentir. Une fraction de seconde, elle espéra qu'une main se poserait sur son poignet, qu'une voix interromprait cet instant, qu'on lui dirait que c'était une erreur, un test, qu'elle n'avait pas besoin d'aller jusqu'au bout. Mais il n'y eut rien.

Elle abattit la lame. Un éclair d'acier. Un cri étouffé. Le sang éclaboussa ses mains, chaud et poisseux. L'homme s'effondra. Le silence fut plus terrifiant encore que le bruit du corps heurtant le sol.

Marie ne bougea pas, incapable de détourner les yeux du cadavre à ses pieds. Un voile se déposa sur son esprit, une brume opaque où les pensées se déformaient, se heurtaient sans trouver d'issue. Elle venait de franchir la ligne. Celle qu'elle s'était jurée de ne jamais franchir. Une partie d'elle espérait ressentir quelque chose de fort, une nausée irrépressible, une douleur poignante. Mais ce fut pire que ça. Elle ne ressentit rien. Elle aurait voulu pleurer. Hurler. Mais il n'y avait que le silence.

Darius vit l'instant où elle cessa de respirer. Elle restait figée, le regard vide, comme si son esprit cherchait désespérément un moyen de réécrire la scène. Il avait déjà vu ce genre de réaction auparavant. Chez des hommes qui tuaient pour la première fois. La question était de savoir ce qu'elle ferait maintenant. Si elle s'effondrait, elle n'avait rien à faire ici. Si elle acceptait, elle deviendrait peut-être quelque chose d'autre.

Il s'approcha lentement. Elle chercha quelque chose dans ses yeux, une reconnaissance, un signe qu'il comprenait ce qu'elle venait de perdre en cet instant. Mais il n'y avait rien. Rien qu'une acceptation silencieuse. Elle avait passé l'épreuve.

— C'est terminé, déclara-t-il simplement avant de détourner le regard.

C’était fini. Autour d’elle, les soldats reprenaient leurs activités, comme si rien ne s’était passé. Comme si elle n’avait pas été écartelée de l’intérieur.

Grayson croisa son regard, son mépris mêlé d’une pointe de curiosité. Peut-être s’attendait-il à la voir vaciller. Elle ne lui en donna pas l’occasion. Le pas lourd, les muscles tendus, elle s’éloigna lentement du corps sans vie. Elle avait gagné sa place parmi eux. Mais elle n’était plus certaine d’en vouloir une.

*

Les semaines suivantes, Marie se fit discrète. Elle s'entraîna avec une rigueur presque obsessionnelle, exécutant chaque exercice avec une discipline implacable. Le reste de son temps était consacré aux soins de Bjorn. Elle ne cherchait ni pardon, ni reconnaissance ; elle soignait le guerrier avec la même distance clinique qu'elle mettait à frapper le mannequin de bois. Elle prouvait son utilité, la seule monnaie d'échange que Darius semblait accepter.

L’hiver s'abattit sur le camp, figeant la boue du Vulgum en une gangue de terre gelée. La rudesse du climat imposait une trêve, et le camp se replia sur lui-même. Darius, fidèle à son habitude, n’exprimait rien, mais Marie sentait son regard la suivre lors des manœuvres. C'était une évaluation constante, une pression silencieuse qui lui rappelait chaque jour le sang qu'elle avait versé pour rester.

Un soir, alors que le givre commençait à mordre ses doigts, elle trouva Grayson devant son abri de fortune. Il se tenait là, les bras croisés, sa respiration formant de petits nuages de vapeur dans l'air glacé. Son agacement était palpable, vibrant sous sa posture rigide.

— Prends tes affaires, ordonna-t-il, la voix sèche.

Marie ne posa pas de questions. Elle ramassa ses maigres possessions et lui emboîta le pas. Ils quittèrent le chaos bruyant du bas niveau pour gravir la pente vers les quartiers supérieurs. Ici, les tentes étaient de cuir épais, doublées de fourrures, disposées avec une précision militaire autour de celle du Maître. Grayson s’arrêta devant une tente isolée.

— Darius a décidé que ta place était ici désormais, déclara-t-il, sa voix trahissant une pointe d’amertume.

Il fixa Marie, et elle comprit que pour lui, ce rapprochement était une souillure de leur cercle d'élite.

— Tu le remercieras toi-même, ajouta-t-il avec un mépris mal déguisé avant de s'éloigner brusquement dans l'obscurité.

Plus tard, elle aperçut Darius. Il était seul près d'un brasero, observant les braises mourantes. Sa silhouette imposante semblait sculptée dans le fer et l'ombre. Marie s'approcha, ses pas étouffés par la neige fine.

— Merci pour la tente, lâcha-t-elle simplement.

Il ne leva pas les yeux. Lorsqu'il parla enfin, sa voix était dénuée de toute chaleur, purement factuelle.

— Ce n'est pas un cadeau, Marie. Le Vulgum n'a plus rien à t'apprendre, et tes talents de guérisseuse sont trop précieux pour être gâchés dans la boue.

Il tourna enfin la tête vers elle, son regard bleu acier brillant d'une intensité nouvelle, presque troublante.

— Dès demain, tu t’entraîneras avec moi et mes généraux. Tu as prouvé que tu pouvais tuer. Maintenant, tu dois prouver que tu peux commander.

Marie soutint son regard. Elle n’était plus une étrangère tolérée, ni une simple recrue. Elle était devenue une pièce maîtresse sur son échiquier.

— Bien, répondit-elle d'un simple hochement de tête.

Elle s'éloigna vers son nouveau logement, sentant le poids de cette promotion. Elle avait franchi le cercle intérieur. Elle dormait désormais au plus près de lui, sous sa protection et sous sa surveillance. Un premier pas était franchi. Mais à quel prix ?

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés